

On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire ;
 On a peur de le voir, encor qu'on le désire.
 Amarante dit à l'instant :
 Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
 Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
 Tircis à son but croyoit être,
 Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
 Ce que je sens pour Clidamant.
 L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,
 Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
 Et qui font le marché d'autrui.

.....

FABLE XIV.

Les Obsèques de la Lionne ¹.

La femme du lion mourut ;
 Aussitôt chacun accourut
 Pour s'acquitter envers le prince
 De certains compliments de consolation,
 Qui sont surcroît d'affliction.
 Il fit avertir sa province
 Que les obsèques se feroient
 Un tel jour, en tel lieu ; ses prévôts y seroient

¹ Abstemius, 148.

Pour régler la cérémonie,
 Et pour placer la compagnie.
 Jugez si chacun s'y trouva.
 Le prince aux cris s'abandonna,
 Et tout son antre en résonna :
 Les lions n'ont point d'autre temple.
 On entendit, à son exemple,
 Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour, un pays où les gens,
 Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
 Sont ce qu'il plait au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
 Tâchent au moins de le paroître ¹.
 Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
 On diroit qu'un esprit anime mille corps :
 C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Pour revenir à notre affaire,
 Le cerf ne pleura point. Comment l'eût-il pu faire ?
 Cette mort le vengeoit : la reine avoit jadis
 Étranglé sa femme et son fils.
 Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
 Et soutint qu'il l'avoit vu rire.
 La colère du roi, comme dit Salomon,
 Est terrible, et surtout celle du roi lion ;
 Mais ce cerf n'avoit pas accoutumé de lire.
 Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois,

¹ VAR. Édit. de 1678 : *Parêtre*. La Fontaine a écrit ainsi ce mot pour rimer, aux yeux comme à l'oreille, avec le vers précédent, et par une licence commune aux poètes de son temps.

Tu ris! tu ne suis pas ces gémissantes voix!
 Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
 Nos sacrés ongles : venez, loups,
 Vengez la reine; immolez, tous,
 Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs
 Est passé; la douleur est ici superflue.
 Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
 Tout près d'ici m'est apparue;
 Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
 Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes.
 Aux champs élysiens j'ai goûté mille charmes,
 Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
 Laisse agir quelque temps le désespoir du roi.
 J'y prends plaisir. A peine on eut oui la chose,
 Qu'on se mit à crier : Miracle! Apothéose!
 Le cerf eut un présent, bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes,
 Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils goberont l'appât; vous serez leur ami.

FABLE XV.

*Le Rat et l'Éléphant*¹.

SE croire un personnage est fort commun en France :
 On y fait l'homme d'importance,
 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
 C'est proprement le mal françois :
 La sottise vanité nous est particulière.
 Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
 Leur orgueil me semble, en un mot,
 Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
 Donnons quelque image du nôtre,
 Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyoit un éléphant
 Des plus gros, et railloit le marcher un peu lent
 De la bête de haut parage,
 Qui marchoit à gros équipage.
 Sur l'animal à triple étage
 Une sultane de renom,
 Son chien, son chat, et sa guenon,
 Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
 S'en alloient en pèlerinage.

¹Phædr., I, 28. Cette fable de Phèdre est combinée ici avec un passage de maître Nicole Glotelet, dans son apologie pour Clément Marot. (Voyez *OEuvres de Clément Marot*, t. VI, p. 150, édit. de 1731, in-12.)

Le rat s'étonnoit que les gens
 Fussent touchés de voir cette pesante masse :
 Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
 Nous rendoit, disoit-il, plus ou moins importants !
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
 Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
 Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
 D'un grain moins que les éléphants.
 Il en auroit dit davantage ;
 Mais le chat, sortant de sa cage,
 Lui fit voir en moins d'un instant
 Qu'un rat n'est pas un éléphant.

.....

FABLE XVI.

*L'Horoscope*¹.

On rencontre sa destinée
 Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter².

Un père eut pour toute lignée
 Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter

¹ Herodot., Hist. I, 34-43, t. I, p. 41, édit. de Schweigh ;
 Ælien, *Hist. anim.*, liv. VII, ch. XVI, pag. 196 et 232, édit.
 de Schneider, 1784, in-8°. Pline, liv. X, 3, a raconté l'aventure
 d'Eschyle.

² Multi ad fatum
 Venere suum dum fata timent.

SENEC., *OEdip.*

Sur le sort de sa géniture
 Les diseurs de bonne aventure.
 Un de ces gens lui dit que des lions surtout
 Il éloignât l'enfant jusques à certain âge ;
 Jusqu'à vingt ans, point davantage.
 Le père, pour venir à bout
 D'une précaution sur qui rouloit la vie
 De celui qu'il aimoit, défendit que jamais
 On lui laissât passer le seuil de son palais.
 Il pouvoit, sans sortir, contenter son envie,
 Avec ses compagnons tout le jour badiner,
 Sauter, courir, se promener.
 Quand il fut en l'âge où la chasse
 Plait le plus aux jeunes esprits,
 Cet exercice avec mépris
 Lui fut dépeint ; mais, quoi qu'on fasse,
 Propos, conseil, enseignement,
 Rien ne change un tempérament.
 Le jeune homme, inquiet, ardent, plein de courage,
 A peine se sentit des bouillons d'un tel âge
 Qu'il soupira pour ce plaisir.
 Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le désir.
 Il savoit le sujet des fatales défenses ;
 Et comme ce logis, plein de magnificences,
 Abondoit partout en tableaux,
 Et que la laine et les pinceaux
 Traçoient de tous côtés chasses et paysages,
 En cet endroit des animaux,
 En cet autre des personnages,
 Le jeune homme s'émeut, voyant peint un lion :
 Ah ! monstre ! cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre

Dans l'ombre et dans les fers! A ces mots il se livre
 Aux transports violents de l'indignation,
 Porta le poing sur l'innocente bête.
 Sous la tapisserie un clou se rencontra :
 Ce clou le blesse, il pénètre
 Jusqu'aux ressorts de l'ame; et cette chère tête,
 Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
 Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut ¹.

Même précaution nuit au poète ² Eschyle.

Quelque devin le menaça, dit-on,
 De la chute d'une maison.
 Aussitôt il quitta la ville,

¹ M. Solvet dit, dans ses *Études sur La Fontaine* (t. II, p. 77), qu'une aventure semblable à celle qui est racontée dans cet apologue est arrivée au célèbre poète Dryden et à son fils. Ce fait est faux. Il a été inventé par une certaine femme nommée Élisabeth Thomas, avec laquelle Dryden étoit fort lié, et qu'il a célébrée sous le nom de Corinne. Pour se tirer de prison, où elle avoit été renfermée pour dettes, elle imagina, trente ans après la mort du célèbre poète son ami, d'écrire sur son compte des anecdotes dont elle connoissoit bien elle-même toute la fausseté : elle a trompé ainsi ses contemporains et la postérité, et même jusqu'au judicieux Johnson; mais ses impostures ont été habilement dévoilées par l'habile et savant biographe de Dryden, M. E. Malone, qui a rétabli, d'après des preuves authentiques, les faits dans toute leur exactitude, et dissipé les mensonges qui avoient pris la place de la vérité. (Voyez *The Critical and Miscellaneous prose works of John Dryden*, in-8, 1800, tom. I, pag. 404-421.)

² Poète est ici de deux syllabes, comme dans la fable VI du livre IX.

Mit son lit en plein champ, loin des toits, sous les cieux.
 Un aigle, qui portoit en l'air une tortue,
 Passa par là, vit l'homme, et sur sa tête nue,
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
 Étant de cheveux dépourvue,
 Laissa tomber sa proie afin de la casser :
 Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.

De ces exemples il résulte
 Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux
 Que craint celui qui le consulte ;
 Mais je l'en justifie, et maintiens qu'il est faux.
 Je ne crois point que la Nature
 Se soit lié les mains, et nous les lie encor
 Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :
 Il dépend d'une conjoncture
 De lieux, de personnes, de temps ;
 Non des conjonctions de tous ces charlatans.
 Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
 L'un d'eux porte le sceptre, et l'autre la houlette.
 Jupiter ¹ le vouloit ainsi.
 Qu'est-ce que Jupiter? un corps sans connoissance.
 D'où vient donc que son influence
 Agit différemment sur ces deux hommes-ci?
 Puis comment pénétrer jusques à notre monde?
 Comment percer des airs la campagne profonde?
 Percer Mars, le Soleil, et des vides sans fin?
 Un atome le peut détourner en chemin :
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope?

¹ Il est ici planète.

L'état où nous voyons l'Europe¹
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
 Que ne l'a-t-il donc dit ? Mais nul d'eux ne l'a su.
 L'immense éloignement, le point, et sa vitesse,
 Celle aussi de nos passions,
 Permettent-ils à leur foiblesse
 De suivre pas à pas toutes nos actions ?
 Notre sort en dépend : sa course entresuivie
 Ne va, non plus que nous, jamais d'un même pas ;
 Et ces gens veulent au compas
 Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
 Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
 Ce fils par trop chéri, ni le bon homme Eschyle,
 N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est cet art,
 Il peut frapper au but une fois entre mille ;
 Ce sont des effets du hasard.

.....

FABLE XVII.

*L'Âne et le Chien*².

Il se faut entr'aider ; c'est la loi de nature.
 L'âne un jour pourtant s'en moqua :
 Et ne sais comme il y manqua ;
 Car il est bonne créature.

¹ Lorsque La Fontaine composoit cette fable, presque toute l'Europe étoit en guerre contre la France.

² Abstemius, 109.

Il alloit par pays, accompagné du chien,
 Gravement sans songer à rien ;
 Tous deux suivis d'un commun maître.
 Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître :
 Il étoit alors dans un pré
 Dont l'herbe étoit fort à son gré.
 Point de chardons pourtant ; il s'en passa pour l'heure :
 Il ne faut pas toujours être si délicat ;
 Et faute de servir ce plat,
 Rarement un festin demeure.
 Notre baudet s'en sut enfin
 Passer pour cette fois. Le chien mourant de faim,
 Lui dit : Cher compagnon, baisse-toi, je te prie :
 Je prendrai mon diné dans le panier au pain.
 Point de réponse ; mot¹ : le roussin d'Arcadie
 Craignit qu'en perdant un moment
 Il ne perdit un coup de dent.
 Il fit long-temps la sourde oreille.
 Enfin il répondit : Ami, je te conseille
 D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
 Car il te donnera sans faute à son réveil
 Ta portion accoutumée :
 Il ne sauroit tarder beaucoup.
 Sur ces entrefaites un loup
 Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée.
 L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.
 Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille
 De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;
 Il ne sauroit tarder : détale vite, et cours.

¹ Pas un mot. Ellipse.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire :
On t'a ferré de neuf ; et, si tu me veux croire,
Tu l'étendras tout plat. Pendant ce beau discours,
Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide ¹.

.....

FABLE XVIII.

Le Bassa et le Marchand.

UN marchand grec en certaine contrée
Faisoit trafic. Un bassa ² l'appuyoit ;
De quoi le Grec en bassa le payoit,
Non en marchand : tant c'est chère denrée
Qu'un protecteur ! Celui-ci couïtoit tant
Que notre Grec s'alloit partout plaignant.
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance,
Lui vont offrir un support en commun.
Eux trois vouloient moins de reconnoissance
Qu'à ce marchand il n'en couïtoit pour un.
Le Grec écoute, avec eux il s'engage ;
Et le bassa du tout est averti :
Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,

¹ La Fontaine a déjà dit :

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.

Liv. VI, fab. xvi.

² Un bacha ou pacha.

A ces gens-là quelque méchant parti,
Les prévenant, les chargeant d'un message
Pour Mahomet, droit en son paradis,
Et sans tarder ; sinon ces gens unis
Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
Il a des gens tout prêts pour le venger :
Quelque poison l'enverra protéger
Les trafiquants qui sont en l'autre monde.
Sur cet avis le Turc se comporta
Comme Alexandre ¹ ; et, plein de confiance,
Chez le marchand tout droit il s'en alla,
Se mit à table. On vit tant d'assurance
En ses discours et dans tout son maintien,
Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
Ami, dit-il, je sais que tu me quittes ;
Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
Mais je te crois un trop homme de bien ;
Tu n'as point l'air d'un donneur de breuvage.
Je n'en dis pas là-dessus davantage.
Quant à ces gens qui pensent t'appuyer,
Écoute-moi : sans tant de dialogue
Et de raisons qui pourroient t'ennuyer,
Je ne te veux conter qu'un apologue.

Il étoit un berger, son chien, et son troupeau.
Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendoit faire
D'un dogue de qui l'ordinaire

¹ Qui but la médecine que lui présenta son médecin Philippe au moment où il venoit de recevoir une lettre qui lui annonçoit que celui-ci vouloit l'empoisonner. (Arrian., l. II, c. XIV ; Justin., l. XI, c. VIII ; Plutarch., in *Alexandr.*, p. 28.)

Étoit un pain entier. Il falloit bien et beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui, berger, pour plus de ménage,
 Auroit deux ou trois mâtineaux,
 Qui, lui dépensant moins, veilleroient aux troupeaux
 Bien mieux que cette bête seule.
 Il mangeoit plus que trois; mais on ne disoit pas
 Qu'il avoit aussi triple gueule
 Quand les loups livroient des combats.
 Le berger s'en défait; il prend trois chiens de taille
 A lui dépenser moins, mais à fuir la bataille.
 Le troupeau s'en sentit; et tu te sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien, tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut.

Ceci montre aux provinces
 Que, tout compté, micax vaut en bonne foi
 S'abandonner à quelque puissant roi
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.

.....

FABLE XIX.

L'avantage de la Science ¹.

ENTRE deux bourgeois d'une ville
 S'émut ² jadis un différent :

¹ Abstemius, 145.

² Survint, s'éleva. Racine a dit dans le même sens :

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
 Un chroniqueur émut la question.

L'un étoit pauvre, mais habile;
 L'autre, riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Vouloit emporter l'avantage;
 Prétendoit que tout homme sage
 Étoit tenu de l'honorer.
 C'étoit tout homme sot : car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite ?
 La raison m'en semble petite.
 Mon ami, disoit-il souvent
 Au savant,
 Vous vous croyez considérable :
 Mais, dites-moi, tenez-vous table ?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment ¹ ?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre ²,
 Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre,
 Ayant pour tout laquais leur ombre seulement ³.
 La république a bien affaire
 De gens qui ne dépensent rien !
 Je ne sais d'homme nécessaire
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
 Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
 L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,

¹ Sans cesse. C'est dans ce sens que Boileau a dit :

La vieillesse chagrine *incessamment* amasse.

Art poétique, ch. III, v. 283.

Mais le mot *incessamment* signifie plus ordinairement *sans délai*.

² C'est-à-dire au troisième étage.

³ Quibus umbra sua famulatur unice.

Epistol. obscur. vivor.

Et celle qui la porte, et vous, qui dédiez
 A messieurs les gens de finance
 De méchants livres bien payés.
 Ces mots remplis d'impertinence
 Eurent le sort qu'ils méritoient.
 L'homme lettré se tut, il avoit trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitoient :
 L'un et l'autre quitta sa ville.
 L'ignorant resta sans asile;
 Il reçut partout des mépris :
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
 Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots : le savoir a son prix.

.....

FABLE XX.

Jupiter et les Tonnerres.

JUPITER, voyant nos fautes,
 Dit un jour, du haut des airs :
 Remplissons de nouveaux hôtes
 Les cantons de l'univers
 Habités par cette race
 Qui m'importune et me lasse.
 Va-t'en, Mercure, aux enfers;
 Amène-moi la Furie

La plus cruelle des trois.
 Race que j'ai trop chérie,
 Tu périras cette fois !
 Jupiter ne tarda guère
 A modérer son transport.
 O vous, rois, qu'il voulut faire
 Arbitres de notre sort,
 Laissez, entre la colère
 Et l'orage qui la suit,
 L'intervalle d'une nuit.

Le dieu dont l'aile est légère
 Et la langue a des douceurs,
 Alla voir les noires sœurs.
 A Tisiphone et Mégère
 Il préféra, ce dit-on,
 L'impitoyable Alecton.
 Ce choix la rendit si fière
 Qu'elle jura par Pluton
 Que toute l'engeance humaine
 Seroit bientôt du domaine,
 Des déités de là-bas.
 Jupiter n'approuva pas
 Le serment de l'Euménide.
 Il la renvoie; et pourtant
 Il lance un foudre à l'instant
 Sur certain peuple perfide.
 Le tonnerre, ayant pour guide
 Le père même de ceux
 Qu'il menaçoit de ses feux,
 Se contenta de leur crainte;

Il n'embrasa que l'enceinte
 D'un désert inhabité;
 Tout père frappe à côté.
 Qu'arriva-t-il? Notre engeance
 Prit pied sur cette indulgence.
 Tout l'Olympe s'en plaiguit;
 Et l'assembleur de nuages
 Jura le Styx, et promit
 De former d'autres orages :
 Ils seroient sûrs. On sourit;
 On lui dit qu'il étoit père,
 Et qu'il laissât, pour le mieux,
 A quelqu'un des autres dieux
 D'autres tonnerres à faire.
 Vulcain¹ entreprit l'affaire.
 Ce dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux² :
 L'un jamais ne se fourvoie;
 Et c'est celui que toujours

¹ VAR. La Fontaine, comme tous ses contemporains, écrit toujours *Vulcan*. Cette orthographe, plus conforme à l'étymologie, introduiroit dans ce vers une désagréable cacophonie.

² Le *carrel*, ou le *carreau*, ou *quarriau*, étoit une flèche fort grosse, dont le fer avoit une pointe triangulaire.

« Quiconque est arschier à Paris, il peut faire ars, *quarriaux*, et fleisches de tel fust, comme il lui plaist, ou de cor, ou de plusieurs pièces, ou d'une, et puet *empéner quarriaux* de textures, comme il voudra, soit de gelines ou d'autres. »

Établissement des métiers de Paris, cité par M. Roquefort. Les poètes ont ensuite fait de *carreaux* le synonyme de *foudres*, et n'emploient ce mot qu'au pluriel.

L'Olympe en corps nous envoie :
 L'autre s'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ;
 Bien souvent même il se perd ;
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

FABLE XXI.

*Le Faucon et le Chapon*¹.

UNE traîtresse voix bien souvent vous appelle ;
 Ne vous pressez donc nullement :
 Ce n'étoit pas un sot, non, non, et croyez-m'en,
 Que le chien de Jean de Nivelles².

Un citoyen du Mans, chapon de son métier,
 Étoit sommé de comparoître

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, pag. 59 : *Le Faucon et le Coq*.

² Allusion au proverbe qui dit, *Il ressemble au chien de Jean de Nivelles, qui s'enfuit quand on l'appelle*. La Fontaine paroit avoir ignoré l'origine de ce proverbe, qu'on raconte de la manière suivante : Jean II, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit se rallumer avec Louis XI et le duc de Bourgogne, fit sommer à son de trompe ses deux fils, *Jean de Nivelles* et *Louis de Fosseuse*, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens considérables, et de venir servir le roi : aucun des deux ne voulut se rendre à cette sommation. Leur père irrité les traita de chiens, et les déshérita.

Par-devant les lares du maître,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui criaient, pour déguiser la chose :
 Petit, petit, petit ! mais, loin de s'y fier,
 Le Normand et demi laissoit les gens crier.
 Serviteur, disoit-il ; votre appât est grossier :
 On ne m'y tient pas ; et pour cause.
 Cependant un faucon sur sa perche voyoit
 Notre Manseau qui s'enfuyoit.
 Les chapons ont en nous fort peu de confiance,
 Soit instinct, soit expérience.
 Celui-ci, qui ne fut qu'avec peine attrapé,
 Devoit, le lendemain, être d'un grand soupé,
 Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
 Se seroit passée aisément.
 L'oiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
 Me rend tout étonné. Vous n'êtes que racaille,
 Gens grossiers, sans esprit, à qui l'on n'apprend rien.
 Pour moi, je sais chasser, et revenir au maître.
 Le vois-tu pas à la fenêtre ?
 Il t'attend : es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien,
 Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ?
 Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?
 Reviendrais-tu pour cet appeau ?
 Laisse-moi fuir ; cesse de rire
 De l'indocilité qui me fait envoler
 Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.
 Si tu voyois mettre à la broche
 Tous les jours autant de faucons
 Que j'y vois mettre de chapons,
 Tu ne me ferois pas un semblable reproche.

FABLE XXII.

*Le Chat et le Rat*¹.

QUATRE animaux divers, le chat grippe-fromage,
 Triste oiseau le hibou, ronge-maille le rat,
 Dame belette au long corsage²,
 Toutes gens d'esprit scélérat,
 Hantoient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.
 Tant y furent qu'un soir à l'entour de ce pin
 L'homme tendit ses rets. Le chat, de grand matin,
 Sort pour aller chercher sa proie.
 Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie
 Le filet : il y tombe, en danger de mourir ;
 Et mon chat de crier ; et le rat d'accourir :
 L'un plein de désespoir, et l'autre plein de joie ;
 Il voyoit dans les lacs son mortel ennemi.
 Le pauvre chat dit : Cher ami,

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. III, p. 62-91 : *Histoire du Rat et du Chat*.

² La Fontaine a dit ailleurs, en parlant de la belette :
 Damoiselle belette, au corps long et fluet.
 Liv. III, fab. XVII.

L'animal à longue échine.

Liv. IV, fab. VI.

A ce sujet, un commentateur remarque avec raison que notre fabuliste sait changer son expression sans changer l'image.

Les marques de ta bienveillance
Sont communes en mon endroit ¹ ;
Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance
M'a fait tomber. C'est à bon droit
Que seul entre les tiens , par amour singulière ² ,
Je t'ai toujours choyé , t'aimant comme mes yeux.
Je n'en ai point regret , et j'en rends grace aux dieux.
J'allois leur faire ma prière ,
Comme tout dévot chat en use les matins.
Ce réseau me retient : ma vie est en tes mains ;
Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense
En aurai-je ? reprit le rat.
Je jure éternelle alliance
Avec toi , repartit le chat.
Dispose de ma griffe , et sois en assurance :
Envers et contre tous je te protégerai ;
Et la belette mangerai
Avec l'époux de la chouette :
Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !
Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.
Puis il s'en va vers sa retraite :
La belette étoit près du trou.
Le rat grimpe plus haut ; il y voit le hibou.
Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.
Ronge-maille retourne au chat , et fait en sorte
Qu'il détache un chaînon , puis un autre , et puis tant

¹ C'est-à-dire à mon égard. Cette locution se trouve fréquemment dans Rabelais, et même dans Molière.

² Le mot *amour* étoit des deux genres , surtout en vers ; et Racine a dit *ma folle amour*. (*Iphigénie*, act. II, sc. 1.)

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.
L'homme paroît en cet instant ;
Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.
A quelque temps de là, notre chat vit de loin
Son rat qui se tenoit alerte et sur ses gardes :
Ah ! mon frère , dit-il , viens m'embrasser ; ton soin
Me fait injure ; tu regardes
Comme ennemi ton allié.
Penses-tu que j'aie oublié
Qu'après Dieu je te dois la vie ?
Et moi , reprit le rat , penses-tu que j'oublie
Ton naturel ? Aucun traité
Peut-il forcer un chat à la reconnaissance ?
S'assure-t-on sur l'alliance
Qu'a faite la nécessité ?

.....

FABLE XXIII.

Le Torrent et la Rivière ¹.

Avec grand bruit et grand fracas
Un torrent tomboit des montagnes :
Tout fuyoit devant lui ; l'horreur suivoit ses pas ;
Il faisoit trembler les campagnes.
Nul voyageur n'osoit passer
Une barrière si puissante :

¹ Commire , t. I , p. 301 : *Torrents et Fluvius*.

Un seul vit des voleurs ; et, se sentant presser,
 Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.
 Ce n'étoit que menace et bruit sans profondeur :

Notre homme enfin n'eut que la peur.

Ce succès lui donnant courage,

Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours,

Il rencontra sur son passage

Une rivière dont le cours,

Image d'un sommeil doux, paisible, et tranquille,

Lui fit croire d'abord ce trajet fort facile :

Point de bords escarpés, un sable pur et net.

Il entre ; son cheval le met

A couvert des voleurs, mais non de l'onde noire :

Tous deux au Styx allèrent boire ;

Tous deux, à nager malheureux,

Allèrent traverser, au séjour ténébreux,

Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux :

Il n'en est pas ainsi des autres ¹.

¹ Demissos animo et tacitos vitare memento,
 Quod flumen tacitum est, forsân latet aliis unda.

CATON., *Distich.*, liv. IV, c. IV.

FABLE XXIV.

L'Éducation ¹.

LARIDON et César, frères dont l'origine
 Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits, et hardis,
 A deux maîtres divers échus au temps jadis,
 Hantoient, l'un les forêts, et l'autre la cuisine ².
 Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom ;

Mais la diverse nourriture ³

Fortifiant en l'un cette heureuse nature,

En l'autre l'altérant, un certain marmiton

Nomma celui-ci Laridon.

Son frère, ayant couru mainte haute aventure,

Mis maint cerf aux abois, maint sanglier ⁴ abattu,

¹ PLUTARQUE, dans le traité intitulé : *Comment il faut nourrir les enfants*, et dans les *Apophthegmes lacédémoniens*. (Voyez les *OEuvres de Plutarque*, traduites par Amyot, édit. 1802, t. XIII, p. 27; t. XVI, p. 61; ou t. I et II des *OEuvres morales*.)

² VAR. Édition de 1678 :

L'un hantait la forêt, et l'autre la cuisine.

Ce vers fut corrigé par l'auteur dans l'errata qui est à la suite de sa préface.

³ Ce mot étoit autrefois, dans le style noble, synonyme d'éducation.

⁴ Ce mot n'est ici que de deux syllabes, selon l'usage de ce temps. Desmarests, dans la préface de son poème de *Clovis*, se plaignoit que des innovateurs, sans autorité suffisante, voulus-

Fut le premier César que la gent¹ chienne ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fit en ses enfants dégénérer son sang.

Laridon, négligé, témoignoit sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broches² par lui rendus communs en France

Y font un corps à part, gens fuyant les hasards,

Peuple antipode des Césars.

On ne suit pas toujours ses aïeux ni son père :

Le peu de soin, le temps, tout fait qu'on dégénère.

Faute de cultiver la nature et ses dons,

Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

sent faire les mots *sanglier*, *ouvrier*, *bouclier*, et d'autres semblables, de trois syllabes, afin de les rendre plus faciles à prononcer, « tandis, ajoutoit-il, que depuis qu'on parle françois on a toujours fait ces mots de deux syllabes. » L'usage a depuis décidé en faveur de ces innovateurs obscurs dont Desmarests se plaignoit.

¹ La nation, la race. L'emploi de ce mot, en ce sens, est fréquent chez nos vieux poètes.

² On appelle ainsi des chiens dressés à faire tourner une roue qui met en mouvement le tourne-broche.

FABLE XXV.

Les deux Chiens et l'Ane mort¹.

LES vertus devoient être sœurs,

Ainsi que les vices sont frères.

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,

Tous viennent à la file ; il ne s'en manque guères :

J'entends de ceux qui, n'étant pas contraires,

Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus, rarement on les voit

Toutes en un sujet éminemment placées

Se tenir par la main sans être dispersées.

L'un est vaillant, mais prompt ; l'autre est prudent, mais

Parmi les animaux, le chien se pique d'être [froid.

Soigneux et fidèle à son maître ;

Mais il est sot, il est gourmand ;

Témoins ces deux mâtins qui, dans l'éloignement,

Virent un âne mort qui flottoit sur les ondes.

Le vent de plus en plus l'éloignoit de nos chiens.

Ami, dit l'un, tes yeux sont meilleurs que les miens :

Porte un peu tes regards sur ces plaines profondes ;

J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf, un cheval ?

Eh ! qu'importe quel animal ?

Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.

¹ Esop., 211, 289. Lokman, 36, p. 119, trad. de Marcel, 1803, in-12.

Le point est de l'avoir : car le trajet est grand ;
Et de plus, il nous faut nager contre le vent.

Buyons toute cette eau ; notre gorge altérée
En viendra bien à bout : ce corps demeurera

Bientôt à sec ; et ce sera
Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire : ils perdirent l'haleine,
Et puis la vie ; ils firent tant
Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : quand un sujet l'enflamme,
L'impossibilité disparoit à son ame.

Combien fait-il de vœux , combien perd-il de pas ;
S'outrant ¹ pour acquérir des biens ou de la gloire !

Si j'arrondissois mes états !

Si je pouvois remplir mes coffres de ducats !
Si j'apprenois l'hébreu , les sciences , l'histoire !

Tout cela, c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudroit quatre corps ; encor, loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureroient :
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourroient

Mettre à fin ce qu'un seul désire.

¹ S'excédant , se ruinant.

.....

FABLE XXVI.

Démocrite et les Abdéritains ¹.

QUE j'ai toujours haï les pensers ² du vulgaire !
Qu'il me semble profane , injuste , et téméraire ³ ,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui ,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !

Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage.
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étoient les fous , Démocrite , le sage ⁴.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa

Vers Hippocrate , et l'invita ,
Par lettres et par ambassade ,

A venir rétablir la raison du malade.
Notre concitoyen , disoient-ils en pleurant ,

¹ Diogène Laërce , que les commentateurs de notre poète citent au sujet de cette fable , n'a fait aucune mention de l'histoire qui s'y trouve racontée. Cette anecdote se lit dans une des lettres d'Hippocrate dont les critiques éclairés suspectent l'authenticité.

² Vieux mot que La Bruyère regrettoit , et qui exprime non seulement la même chose que le mot *pensée* , qu'on lui a substitué , mais encore la manière d'être de celui qui pense.

³ Odi profanum vulgus et arceo.

HORAT., lib. III, od. 1.

⁴ Démocrite étoit le sage. Ellipse.

Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
 Nous l'estimerions plus s'il étoit ignorant.
 Aucun nombre, dit-il, les mondes ne limite :
 Peut-être même ils sont remplis
 De Démocrites infinis.

Non content de ce songe, il y joint les atomes,
 Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
 Et, mesurant les cieus sans bouger d'ici-bas,
 Il connoît l'univers, et ne se connoit pas.
 Un temps fut qu'il savoit accorder les débats :

Maintenant il parle à lui-même.

Venez, divin mortel ; sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens ;
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,

Quelles rencontres dans la vie

Le sort cause ! Hippocrate arriva dans le temps
 Que celui qu'on disoit n'avoir raison ni sens
 Cherchoit, dans l'homme et dans la bête,

Quel siège a la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,

Les labyrinthes d'un cerveau

L'occupoient. Il avoit à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,

Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser :
 Le sage est ménager du temps et des paroles.

Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,

Ils tombèrent sur la morale.

Il n'est pas besoin que j'étale

Tout ce que l'un et l'autre dit.

Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
 Que sa voix est la voix de Dieu ?

.....

FABLE XXVII.

*Le Loup et le Chasseur*¹.

FUREUR d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage !
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais : C'est assez, jouissons !
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre :
 Jouis.—Je le ferai.—Mais quand donc ?—Dès demain.—
 Eh ! mon ami, la mort te peut prendre en chemin² :

¹ *Contes et Fables indiennes de Bidpai et de Lokman*, t. II, p. 292 : *Le Chasseur et le Loup*. Camerarius, fab. CCLIV, pag. 286.

² *Cras vives : hodiè jam vivere*, Postume serum est. MARTIAL., V, 59.

Non est, crede mihi, sapientis dicere, vivam.
 Sera nimis vitâ crastina : vive hodiè.

Ibid. I, 16.

Jouis dès aujourd'hui ; redoute un sort semblable
A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avoit mis bas un daim.
Un faon de biche passe, et le voilà soudain
Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
La proie étoit honnête, un daim avec un faon ;
Tout modeste chasseur en eût été content :
Cependant un sanglier ¹, monstre énorme et superbe,
Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
Autre habitant du Styx : la Parque et ses ciseaux
Avec peine y mordoient ; la déesse infernale
Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
De la force du coup pourtant il s'abattit.
C'étoit assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
Voit le long d'un sillon une perdrix marcher ;
Surcroît chétif aux autres têtes :
De son arc toutefois il bande les ressorts.
Le sanglier, rappelant les restes de sa vie,
Vient à lui, le découd ², meurt vengé sur son corps ;
Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux ³ :

¹ Ce mot est ici de deux syllabes.

² Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. « On appelle *décousures* les blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. » Langlois, *Dictionnaire des chasses*, p. 66.

³ Mot déjà vieux du temps de La Fontaine, mais qu'il nous

L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.

Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
O Fortune ! dit-il, je te promets un temple.
Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
Il faut les ménager ; ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares.)

J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant :
Un, deux, trois, quatre corps ; ce sont quatre semaines,

Si je sais compter, toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
De vrai boyau ; l'odeur me le témoigne assez.

En disant ces mots, il se jette

Sur l'arc, qui se détend, et fait de la sagette ¹
Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse ;
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun :

La convoitise perdit l'un ;

L'autre périt par l'avarice.

conservera, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*.

¹ *Sagette* pour *flèche*, du mot latin *sagitta*, ne se disoit déjà plus du temps de La Fontaine ; mais il étoit fort en usage du temps de Marot, et même de Regnier.

Ainsi les actions aux langues sont sujettes ;
Mais ces divers rapports sont de foibles *sagettes*,
Qui blessent seulement ceux qui sont mal armés.

REGNIER, sat. v, v. 25-30.